

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue des Camarades n. 21.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Jeudi 28.—Prise de Nice (Comté de) par le général Anselme (1792).

MONTPEVIDEO.

DISCOURS DE M. DE LAMARTINE AU BANQUET DE MACON.

Nous reproduisons en entier l'admirable discours, le magnifique programme d'opposition et de gouvernement, prononcé par M. de Lamartine au banquet de Mâcon. Les lecteurs y trouveront, dans toute l'éclatante beauté du style et de l'image, la théorie la plus intelligente et la plus élevée de l'alliance de l'ordre avec la liberté, du progrès démocratique avec les besoins de la paix et de la conservation. L'illustre orateur comprend l'opposition comme depuis long-temps nous l'avons comprise nous-même : une rivalité de système à système, la lutte d'une idée contre une idée, et non cette tactique journalière, ces transactions mesquines, funestes, qui décolorent toutes les politiques, entretiennent la confusion et fatiguent les nuances imperceptibles d'une même couleur. Nous ne voulons pas nous étendre aujourd'hui sur les réflexions que nous inspire ce manifeste. Contentons-nous de faire connaître, par le témoignage d'un témoin oculaire et bon observateur, les impressions qu'il a produites dans l'auditoire et dans la population qui se pressait autour du local du banquet.

FEUILLETON.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

LA TOUR MAUDITE.

ÉPIQUES ANECDOTIQUE DU SIEGE DE SAINT JEAN D'ACRE.

I.

(Suite.)

« Le même jour que Caffarelli avait eu le coude fracturé l'aide de camp du général en chef, le citoyen Duroc, alors chef de brigade et aujourd'hui grand maréchal du palais du petit caporal, avait été envoyé, une heure auparavant, pour juger des progrès de la brèche. Un obus qui éclata presque entre ses jambes lui fit, au gras de la cuisse droite, une blessure si profonde qu'il en est resté estropié. Je lui avais arrangé, avec quelques planches, une espèce de lit de camp que j'avais couvert d'herbes sèches. J'allais le voir assez souvent, dans la crainte qu'il eût besoin de quelque chose. En entrant un matin dans sa tente, je le trouvai qui dormait d'un profond sommeil. L'excessive chaleur l'avait forcé de se débarrasser de ses vêtements ; une partie de sa plaie, que le citoyen Larrey, chirurgien

« M. de Lamartine, nous écrit-on de Mâcon, a été salué à son entrée par trois salves d'applaudissements. Il a répondu au toast du président porté en son honneur par un discours qui a duré plus d'une heure et quart. Il était élevé sur une estrade et a parlé d'une voix à être entendu de tous. L'expression de toutes les figures, de tous les regards fixés sur lui était très intéressante à observer. L'admiration, la bienveillance, la cordialité, la sympathie se peignaient sur tous les traits ; et la fin de chaque phrase était étouffée sous les bravos et les houras. C'était un vrai husting, mais sérieux, contenu, réservé.

« Je ne puis vous donner une idée de l'enthousiasme sans désordre de toute la ville pendant la soirée ; 150 personnes ont ramené M. de Lamartine chez lui, où une sérénade lui a été donnée, uniquement composée de voix en cœur et de solos de femmes et d'hommes. »

Cette manifestation aura, sans doute, en France un grand retentissement ; elle donne un démenti à ceux qui prétendent que notre esprit public est amorti. Il se murit, au contraire, il puise de la force et de la profondeur dans le calme et l'ordre, dans le respect et le cercle de la légalité dont il ne veut pas sortir. Ce sont là des progrès immenses et non des pas en arrière. La liberté grandit dans l'ordre ; elle déperit dans le tumulte et l'anarchie.

M. de Lamartine a répondu en ces termes au toast de M. Bouchard, président du banquet et adjoint de la mairie de Mâcon :

en chef de l'armée, lui avait prescrit de laisser sécher, était à découvert. J'aperçus tout à coup un petit scorpion qui était grimpé par le pied du lit et qui se dirigeait lentement sur la blessure du malade. J'enlevai avec vivacité l'insecte, mais pas assez adroitement pour que le dormeur ne s'éveillât pas ; aussi me dit-il avec beaucoup d'humeur :

— Pourquoi m'as-tu dérangé ? Je n'ai pas besoin de toi : va-t'en !

— Citoyen chef de brigade, lui répondis-je, n'osant l'effrayer en lui disant la vérité, une puce de gros calibre était sautée sur vous : elle allait vous mordre.

— Et parbleu ! reprit-il plus vivement encore, n'avais-tu pas peur qu'elle m'avalât ? Allons, va-t'en, te dis-je, et qu'on me laisse en repos.

« En sortant de sa tente, mes yeux rencontrèrent par hasard le maudit scorpion qui venait de m'attirer ce ruement, pour avoir fait une action charitable. Je l'écrasai du talon de ma botte, avec plus de rage et de jouissance peut-être que je n'en eusse mis à plonger mon sabre dans la gorge d'un Maugrabin.

« Déjà l'armée avait donné quinze assauts à la place et avait supporté vingt-six sorties. Une nouvelle mine avait été

« Messieurs.

« Si j'éprouve une inexprimable jouissance en contemplant l'imposante réunion de tant de citoyens, en répondant aux paroles que votre digne et bienveillant président vient de m'adresser en votre nom ; cette jouissance soyez en sûrs, touche moins en moi l'homme que le citoyen. Il serait bien petit, laissez-moi vous le dire, l'homme public qui, accueilli ainsi par le pays qui l'a vu naître, ne verrait dans tout cela que soi-même, et n'emporterait de ce jour, de cette foule, de ces acclamations bienveillantes qu'une misérable satisfaction d'amour-propre, au lieu d'y voir une grande et sérieuse manifestation d'esprit public !

« Et cette manière de considérer cette fête, messieurs, en même temps qu'elle est la plus vraie, la plus digne de vous, est en même temps la plus propre à honorer celui que vous voulez récompenser et raffermir. Car, si ces démonstrations n'avaient que moi pour objet, l'impression en serait aussi bornée et aussi fugitive que moi-même ; et ces tentes ne seraient pas enlevées, ces guirlandes de feuillage ne seraient pas séchées, que le souvenir de cette heure brillante de ma vie serait évanoui comme ces décorations qu'on écarte ; au lieu qu'en disparaissant moi-même comme je le dois, en ne voyant là qu'un acte politique, vous élevez, pour ainsi dire, le nom d'un simple citoyen à la hauteur d'un principe ! (De toutes parts : Oui, oui, oui ! c'est cela !)

« Et vous le rendez ainsi, ce nom, aussi imposant que cette foule et que cet acte politique auquel vous daignez l'associer !

« Sortons donc tout de suite des banalités de sensibilité et de reconnaissance, et parlons un instant de choses sérieuses, même au milieu de ces appareils de fête. Tout est sérieux de ce qui touche au peuple. Et qu'importent la tribune et la place ? N'est-ce pas dans des banquets aussi que les anciens traitaient des plus graves sujets de la philosophie, et des plus grands intérêts de la république ? (Très bien ! très bien !)

« Et d'abord, ne dois-je pas me demander à moi-même pourquoi cette foule, pourquoi cette innombrable réunion de citoyens de tous les états, de toutes les professions, de tous les habits, parmi lesquels je ne vois manquer que

prétiquée. On était près d'arriver au point où elle devait être chargée, lorsque l'ennemi l'événement encore une fois. Enfin nos batteries ayant détruit une grande partie de la courtine qui présentait un large espace pour monter à l'assaut, les grenadiers de la division Kléber furent chargés de cette honorable et périlleuse mission. Ceux-ci pénétrèrent dans la ville ; mais là, ils trouvèrent de nouveaux obstacles et un feu encore plus nourri que ceux qu'ils avaient eu à essayer jusqu'alors. Les plus braves y périrent ; il fallut ramener les troupes dans la tranchée. Le général en chef hésitait à livrer un quatorzième assaut, mais les grenadiers et la plupart des officiers le pressèrent avec tant d'instance de les laisser monter encore une fois, qu'il leur permit de se lancer de nouveau. Ce fut alors que Kléber, le sabre à la main, se plaça debout sur le revers du fossé, et d'une voix éclatante anima ses soldats, au milieu des morts et des mourans.

« En me souvenant encore aujourd'hui de Kléber, donc la taille dépassait les grenadiers de toute la hauteur de la tête ; en voyant cette belle figure et cette chevelure ruisselante sur ses larges épaules, je ne puis m'empêcher de le comparer à un des héros dont parle un vieux fécoteux, ap-

quelques anciens et honorables amis attachés au gouvernement par leurs fonctions, et dont je respecte l'absence, tout en m'en affligeant. mais qui, certes, n'auraient rien entendu, ici, d'indigne d'eux et de vous? Oui, je me demande pourquoi tous ces hommes ici rassemblés, depuis le propriétaire jusqu'à l'ouvrier, depuis l'homme qui vit du travail des mains jusqu'à celui qui vit du travail de l'intelligence, mettent ils leurs intérêts avec confiance, sans ombrage, sans haine, sans envie les uns des autres, entre mes mains? Ah! osons l'avouer, messieurs, c'est que rien, heureusement, ne s'interpose plus entre nous; c'est que rien ne nous empêche plus de composer une seule et même famille nationale! c'est que la révolution de 89 a enlevé toutes les barrières qui nous séparaient en trois ou quatre peuples dans une même patrie, et que aujourd'hui, l'égalité des droits entre tous a produit enfin ce qu'elle devait produire: l'uniformité de patriotisme et la fusion de tous les intérêts en un intérêt commun. (Assentiment).

« Mais elle a produit plus, messieurs! elle a produit déjà aussi entre nous la communauté de croyances et d'idées politiques. Oui, il est évident, pour qui réfléchit, qu'au milieu de ces diversités apparentes, de ces nuances plus ou moins colorées d'opinions contraires à la surface, il y a déjà au fond une même pensée, une foi politique commune entre nous; et que cette foi politique il ne s'agit plus que de la dégager de quelques préjugés qui l'obscurcissent, encore, pour la faire briller d'un irrésistible éclat au dessus de toutes les intelligences, et rallier tous les esprits à un dogme unanime et tout-puissant!

« Que nous pensions de même au fond sur la plupart des grandes questions qui ont agité le siècle et qui l'agitent encore, je n'en voudrais d'autres preuves que la réponse que chacun de nous se fait à lui-même quand il s'interroge sans esprit de parti sur les matières du gouvernement. En voulez-vous la preuve? je vais la tenter sur vous mêmes. A qui que ce soit que je m'adresse ici, riche ou pauvre, à droite, à gauche, au milieu, je suis persuadé que j'obtiendrai les mêmes réponses si j'interroge au hasard ceux qui ont le moins du monde réfléchi sur l'esprit des institutions et sur les règles d'un bon gouvernement pour leur pays.

« Etes-vous convaincus, par exemple, que l'égalité de droits entre les classes sociales vaut mieux que l'inégalité et les privilèges de castes, pour la dignité morale des individus, comme pour la force de la nation? Tous, sans exception, vous me répondrez: Oui! (Oui! oui! oui!)

« Etes-vous convaincus que la liberté bien réglée par les lois librement consenties qui obligent tout le monde sans humilier personne vaut mieux pour la moralité du peuple que la subordination passive aux ordres d'un despo-

tisme quelconque? Tous encore, vous me répondrez: Oui. (Oui, oui!)

« Je vais plus loin. Etes-vous convaincus déjà, et il y a peu d'années vous ne l'étiez pas encore; êtes-vous convaincus que le principe chrétien de la fraternité entre les hommes doit devenir tôt ou tard le principe de la fraternité entre les peuples? que le règne de la force brutale, de la conquête est passé; qu'il faut réécrire la gloire elle-même, quand elle n'est pas fondée sur la défense des intérêts nationaux, au rang des préjugés sublimes qui ont plus ébloui le monde qu'ils ne l'ont servi, et que par conséquent la paix, l'harmonie entre les nations; la paix qui est à la fois le travail la liberté, le bonheur du peuple, doit être le premier but de tout bon gouvernement? Vous dites: Oui, du fond de l'âme, et vous n'y mettez d'autre réserve que cette dignité du pays, plus chère à la France que les dernières gouttes de son sang! (Oui! oui!)

Allons plus loin encore. Etes-vous convaincus que les gouvernements ne tombent pas du ciel tout faits? qu'on ne va pas les prendre dans un berceau ou dans un camp? Etes-vous convaincus que les gouvernements ne sont en réalité que des instruments, dans les mains de la nation, au service des idées ou des intérêts que chaque nation ou chaque époque a pour mission de faire triompher dans le monde? que si cet instrument fonctionne bien, il faut le conserver; que s'il fonctionne mal, il faut le redresser; et qu'enfin, s'il tourne contre les idées et contre le peuple, il faut?... Mais ne prononçons pas le mot terrible de révolutions! Rien ne les justifie que d'inévitables nécessités! Eloignons-les de notre pensée.... Dieu et notre sagesse les écarteront à jamais de nous! (Bravos et assentiment prolongés)

Vous dites mille fois: Oui! à toutes ces doctrines. Je vous interrogerais sur mille autres points de ces idées communes à tout ce qui pense ici, que nous trouverions le même assentiment sur une foule de vérités sociales ou politiques. Il y a donc une croyance commune, une foi nationale; et ceux qui parlent tant de notre prétendu scepticisme ne révèlent, au fond, que leur propre indifférence et leur incrédulité intéressée.

Eh bien! quand un peuple en est là, il est mûr pour la liberté! il est sauvé!... il n'a plus besoin de tuteurs ni de maîtres, il n'a plus besoin que de guides honnêtes et intelligents; il n'a plus besoin que de raison et d'institutions.

Et quand un peuple en est là aussi, il n'y a pour l'ordre et pour la paix aucun danger à le réunir, à l'interroger, à l'entretenir de ses affaires, de son gouvernement même; et ceci répond d'avance aux appréhensions, aux insinuations de ceux qui redoutent des réunions comme celle-ci qui craignent qu'elles ne se changent en réunions sédi-

d'incessantes décharges de mitraille. Aussi, là furent tués une foule d'officiers de mérite, un grand nombre de soldats et plusieurs généraux, parmi lesquels nous eumes à regretter entre autre le général de division Bon et l'adjudant-général Foulers. Malgré les efforts de la plus téméraire valeur, nous dumes céder à l'opinistre résistance des assiégés. Au moment où le général en chef donnait l'ordre de battre en retraite, un boulet partit de la *Tour maudite*, après avoir ricoché sur un caillou, vint prendre mon cheval en flanc, et... patatras!.. »

A ces mots Bolardeau interrompit son récit, et frappant de son poing sur la table, fit sauter les verres et les bouteilles.

— Qui vive! s'écria-t-il d'une voix terrible.

— Aux armes! répondit le jeune fourrier réveillé en sursaut, plus encore par cette exclamation que par le bruit, car, accablé de fatigue qu'il était en arrivant, il s'était profondément endormi, la tête appuyée sur la muraille, dès le commencement du récit de Bolardeau, sans que celui-ci s'en fut aperçu, tant ses vieux souvenirs de guerre l'avaient animé.

— Comment! jeune homme, lui dit-il d'un ton de reproche, vous vous amusez à sommeiller incognito tandis que je vous narre le siège de Saint-Jean-d'Acre! le plus beau fait d'armes qui soit à ma connaissance! Ceci est par trop intempestible!

— Pardon, excuse, major, balbutia le fourrier, mais....

— Mais, mais.... interrompit le vieux soldat, qui s'échauffait de plus en plus, est ce que j'ai *roupillé*, mort!

cieuses, qui disent qu'on ne peut rassembler autour d'une table paisible un certain nombre de citoyens choisis dans toutes les classes honorables de la population, que pour flatter de mauvaises passions, que pour les enflammer contre leur administration, que pour les enivrer de basses flatteries, et pour leur mendier une popularité aussi honnête que les moyens à l'aide desquels on l'aurait captée! (Bravos unanimes.)

Eh bien? ici on ne vous calomnie pas moins que moi-même: j'en appelle à vous contre ceux qui nous calomnient. Vous ai-je jamais flattés? (Non, non! — Bravos.) Vous ai-je jamais excités à la haine du gouvernement, au mépris, à l'injustice envers votre administration, dans laquelle je compte ici d'honorables amis? Quand le désordre menaçait, qui vous a recommandé l'ordre? Quand vous vouliez une guerre insensée et dangereuse, qui s'est hardiment prononcé pour la paix, au risque de sa popularité perdue? Oui, j'ai osé vous contredire, et c'est pourquoi je puis aujourd'hui être de votre avis sans que personne ait le droit de voir en moi un flatteur du peuple et un quêteur de popularité. (Acclamations unanimes. — Oui, oui, c'est vrai!)

Je sais bien qu'on dit: « L'opposition n'honore aujourd'hui M. de Lamartine que parce qu'il a fait à l'opposition la concession de son caractère et de ses principes; c'est un nouveau converti à la liberté; on veut l'engager, l'encourager! » Mon Dieu! je lis, j'entends cela tous les jours; cela ne m'effleure pas seulement. Les pamphlets ne sont pas de l'histoire.

J'ai passé à l'opposition, dit-on? Messieurs, je n'accepte ni l'éloge, ni le blâme ainsi formulé. Ce n'est pas moi qui ai passé à l'opposition, c'est le gouvernement qui s'est écarté graduellement de la ligne où j'aurais été heureux de le suivre et de le soutenir en votre nom! Je n'ai pas changé de place, ce sont les choses qui en ont changé. Vous avez sous les yeux toutes les paroles que j'ai prononcées depuis huit ans que j'ai l'honneur de représenter mon pays! confrontez-les avec ce que je dis aujourd'hui, avec ce que je dirai plus tard, et si quelqu'un ici ou ailleurs, y trouve une seule contradiction, qu'il se lève et qu'il me méprise tout haut! Mais vous n'en trouverez pas. Je n'ai pas changé d'âme, comment aurais-je changé de paroles? (Une voix: On le sait bien; on vous calomnie!)

On dit aussi: Il veut s'imposer à l'opposition, imputation absurde! Qui? moi? j'aurais la ridicule prétention de porter de l'intelligence au parti de Mirabeau? du libéralisme au parti de Lafayette et de Foy? de la probité, de la constance, du talent, au parti de Dupont (de l'Eure), d'Arago, de Laflitte, d'Odilon Barrot? Non; jamais une telle pensée ne m'a traversé seulement: je n'ai jamais eu

lorsque vous m'avez raconté votre histoire de carambolage?

— Mon ancien, je....

— Je ne suis pas susceptible, interrompit plus vivement encore Bolardeau, mais s'il vous restait seulement un bras de disponible, je vous ferais sentir que si les jambes sont absentes, je ne suis pas manchot.

Ces paroles, qui étaient presque une provocation, firent monter la rougeur au front du jeune soldat, qui, se dressant aussitôt sur ses jambes, lui répondit d'un ton plein de dignité:

— Mon ancien, vous n'êtes pas généreux. Est-ce donc de cette façon qu'on protège l'hospitalité à l'hôtel impérial des Invalides? Regardez-moi: ne suis-je pas déjà assez malheureux sans qu'un supérieur vienne encore me faire un crime d'un moment... d'oubli? C'est vrai, j'ai eu tort... ajouta-t-il en tâchant de vaincre son émotion, mais je pensais à Louise; je rêvais que je me mariais avec elle, que je la pressais dans mes bras.

Bolardeau, très impressionnable de sa nature, ne laissa pas au fourrier le temps d'achever. Il se dressa, lui aussi, sur ses jambes de bois, attira doucement à lui le jeune soldat et étreignit de ses bras vigoureux ce tronçon d'homme qui tressaillait sans pouvoir opposer de résistance. Puis après l'avoir tenu longtemps embrassé sans parler, parce que les larmes étouffaient sa voix, il parut faire un effort sur lui-même et il lui dit en sanglotant:

— Tais-toi, tais-toi! c'est moi qui suis fautif, car tu es mon collègue sans restriction, tu es mon frère à perpétuité.

Emile MARCO DE SAINT-HILAIRE

polé Homère, dans l'histoire de la campagne des Grecs contre l'empereur des Troyens, que j'ai lue à la bibliothèque de l'hôtel. Le bruit et la fumée du canon, les cris des soldats, les hurlements des Turcs, toutes ces troupes se précipitant les unes sur les autres, faisaient battre le cœur d'enthousiasme. Personne ne doutait que la ville ne fût à nous, lorsque tout à coup la première colonne d'attaque s'arrêta. Le général en chef s'était placé dans une batterie de brèche pour examiner le mouvement des troupes. Il avait assujéti sa lunette entre les fascines, lorsqu'un boulet parti de la place vint frapper la fascine supérieure. Le petit caporal tomba dans les bras du citoyen Berthier, son ami et son chef d'état-major. Nous le crûmes mort; heureusement il n'avait point été touché; ce n'était qu'un effet de la commotion de l'air. En vain l'adjudant général Berthier l'engageait à se retirer, il ne regut qu'une de ces réponses dures et sèches qui ne permettent à personne d'insister. Tandis que j'observais cette singulière absence de tout mouvement de la part des troupes, une balle vint traverser la tête du jeune Arrighi, qui était placé entre le général en chef et moi. Presque aussitôt, après deux de mes camarades furent tués sans qu'il fût possible d'éloigner le petit caporal.

« Dans l'intervalle des deux assauts, l'ennemi avait eu le temps de remplir le fossé de toutes sortes de matières inflammables. Le fossé, trop large pour être traversé, ne pouvait pas non plus être couronné. Nos soldats en présence d'une mer de feu, et furieux de ne pouvoir avancer, s'obstinèrent cependant à se battre. Bien qu'on fit sur eux

d'autre prétention que de faire mon devoir avec l'opposition ou contre l'opposition. Quo lui ai je dit quand l'identité des principes entre elle et moi nous a raliés sur le terrain commun des grandes vérités sociales? Je lui ai dit: Ayez des idées et une volonté! Ne composez pas avec les idées contraires; la force d'un parti est dans ses idées. Et les fait entières. On ne gagnera rien à les monnayer. La moitié d'une vérité, ce n'est pas seulement une faiblesse; la moitié d'une vérité, c'est un mensonge! Une idée est l'âme d'un grand parti. Quand il l'abandonne, il s'abandonne lui-même. Combattez système contre système, et montrez au pays que vous n'êtes pas opposition seulement, mais que vous voulez être gouvernement. (Acclamations prolongées.)

Quant à mes idées, à moi, les voici: J'ai prêté force dans les difficultés, comme vous, aux premiers grands actes de la monarchie de 1830! Le rétablissement de l'ordre et le maintien de la paix en Europe sont deux pages qu'aucun esprit de parti ne pourra déchirer de son histoire! Quant à moi, je rougirais de ne pas m'en souvenir. Lorsqu'on ne sait pas être juste, on n'a pas le droit d'être sévère. (Très bien! très bien!)

Mais tout n'était pas là, Messieurs. Un gouvernement qui veut vivre, qui veut fonder quelque chose de durable et de grand, doit le faire à l'image de la nation qu'il organise et des idées qui animent cette nation. Eh bien! c'est là, selon moi, le tort unique du gouvernement de juillet. Il ne veut pas comprendre son œuvre. Ses institutions sont petites, ses institutions sont trop étroites pour que le peuple tout entier y entre! Les institutions sont sur le modèle du passé et non du présent. Eh bien! quelle est la pensée fondamentale de ce temps-ci et de l'avenir des peuples? Elle est d'un seul mot: *Démocratie*. Organiser la démocratie en gouvernement, voilà l'œuvre d'un pouvoir constituant qui aurait compris son époque. Organiser la nation en démocratie, voilà le problème qui poursuit tous les gouvernements et qui renversera tous ceux qui se refusent à le résoudre.

Vous pensez de même? Eh bien! puisque ce mot de démocratie revient si souvent dans notre langue politique, définissons le bien, une fois pour toutes, afin qu'il n'y ait pas plus tard de confusion et de malentendu entre nous.

Entendons-nous par démocratie ce gouvernement tombé de haut en bas, attaché aux classes qui par leur loi, leur élévation, leur fortune, ont la plus d'aptitudes de se dévouer à la chose publique, pour le donner exclusivement, et par un privilège renversé, aux classes les plus rapprochées du sol et les moins exercées aux pensées générales? Eh non, sans doute. On nous calomnie en nous attribuant cette chimère; vous n'en voudriez pas vous mêmes: ce serait de la démagogie, ce serait donner la puissance à ceux qui ne sauraient avoir ni les lumières pour la comprendre ni le temps pour l'exercer. La société politique est ce qu'elle doit être: une; la tête sera toujours la tête: malheur à une nation qui se décapiterait! Ce que nous voulons, ce que nous entendons, c'est que la démocratie se compose de la tête, du corps et des membres, c'est-à-dire de toutes les forces de l'état, et de cette aristocratie des souvenirs, des noms, des illustrations qui décorent le sommet de la population sans peser sur elle, qui a ses noms dans l'histoire, son sang dans nos batailles et dans ce qu'on appelle la noblesse, qui n'est que l'éclat très légitime des grands services rendus au pays! (acclamations générales) et de cette classe moyenne, active, intelligente, propriétaire, qui par les industries, le commerce, l'agriculture, les travaux intellectuels, a tant conquis depuis 50 ans, mais à qui pourtant nous ne laisserons pas tout usurper. (Non, non.)

Et enfin de cette classe innombrable de la population laborieuse, qu'on nomme les masses, d'où sortent vos soldats, vos ouvriers, vos travailleurs, et où vont se rajeunir et se retremper tour à tour, comme dans leur élément primitif, toutes les autres classes de la société, pour en ressortir de nouveau par une rotation éternelle, sans autre préjudice que le travail, la probité, le talent.

En un mot, par démocratie, nous entendons nation, nation une, indivisible, complète! Le reste ne serait qu'une réaction momentanée et funeste, comme celle des premières années après 89; un déplacement du despotisme et non pas la liberté; le despotisme en bas au lieu d'être en

haut. Nous n'en voulons ni en haut, ni en bas, ni au milieu. Le droit partout, la liberté pour tous, voilà pour nous la démocratie! voilà le peuple! (Nombreuses acclamations.)

Eh bien, sachez-vous, selon moi, le tort des hommes qui dirigent, qui inspirent le gouvernement depuis sept à huit ans? c'est de ne pas croire à la possibilité de cette démocratie organisée. Ils disent: C'est incompatible avec la monarchie. Ce serait fonder sur les vagues de la mer. La démocratie est un élément trop mobile, il faut le solidifier en le rétrécissant. Ce qu'il faut, avant tout, c'est de la force à la monarchie.

(La suite au prochain numéro).

Nous apprenons que dans la journée de samedi dernier la compagnie des grenadiers du 1er bataillon de la légion française se trouvant en guérille au Cerro, fut cernée par les ennemis en nombre supérieur, mais se faisant jour à travers ceux qui l'entouraient, la compagnie se retira en bon ordre n'ayant qu'un homme blessé.

L'ennemi a eu sept hommes hors de combat.

Je sers et servirai toujours une cause sacrée, celle de la justice et de l'humanité.

Je m'estime heureux de pouvoir prouver au gouvernement oriental, que j'aime parce qu'il est juste et généreux, qu'en me retirant de la légion, je n'ai pas eu la lâche pensée d'abandonner la cause de l'indépendance, de l'honneur et de l'humanité.

A dater d'aujourd'hui, 28 SEPTEMBRE, je donnerai chez moi, rue du Premier Mai, 40, de midi à deux heures, des consultations gratuites à tous les braves sans distinction de patrie, qui combattent pour l'existence de ce gouvernement, je leur fournirai les médicaments à mes frais.

Le gouvernement est prié de vouloir accepter ce faible témoignage de ma sympathie.

GELAS

Un des ex-chefs du service médical de l'hôpital français

NOUVELLES DU SOIR.

Le Constitutionnel dans son numéro d'aujourd'hui dit que, d'après le bulletin n. 16 de l'ennemi, un convoi de 10,000 personnes, escortes par 500 hommes de l'armée orientale aux ordres des colonels Baez et Quintana, aurait été attaqué par une partie de l'armée des envahisseurs, qui s'en seraient rendus maîtres après avoir déroute l'escorte à laquelle ils auraient tué treize hommes et un capitaine.

Comment croira-t-on un fait semblable, d'où sortaient ces dix milles personnes? Et! quant il serait vrai qu'un convoi de ce nombre escorté par 500 braves eut été attaqué par des forces mêmes supérieures, il n'est pas probable qu'il fut tombé au pouvoir de l'ennemi qui conviendrait lui même n'avoir tué que 13 hommes et un officier de l'escorte. Il faut donc encore mettre ce fait au nombre des fanfaronnades et des mensonges dont son couvert les bulletins des assiégeants.

NOUVELLES DIVERSES.

—Le "Morning-Advertiser" dit que les espions de Rio affirment que le prince de Joinville recevra la dot de son papier, ou bien qu'il devra attendre quelque temps, parce que le trésor est à sec.

La session ordinaire du conseil colonial de la Guyane française s'est ouverte, à Cayenne, le 18 avril, sous la présidence du nouveau gouverneur, le capitaine de vaisseau Layrie.

« La question coloniale, dit le gouverneur, est désormais une question nationale; la France veut des colonies; ses efforts tendent à en augmenter le nombre; elle saura donc conserver celles qu'elle possède déjà. S'il était permis de douter de ses intentions conservatrices, l'intérêt de son commerce, le besoin d'écouler les produits de son sol, et de ses manufactures serait le garant de sa bonne foi. Que la Guyane française se rassure donc, qu'elle ait confiance dans le gouvernement de S. M., et qu'elle soit convaincue que la France, dans ses combinaisons n'adoptera d'autre base que la justice. Je le répète, messieurs, la question coloniale est désormais une question nationale.

« La Guyane française, malgré ses embarras sérieux, malgré son état de souffrance, continue d'être tranquille: les ateliers se font remarquer par leur soumission envers leurs maîtres. Je suis heureux de reconnaître tout ce que le pays offre de satisfaisant à cet égard; c'est à MM. les colons, à leur sollicitude pour les noirs, et à leur respect pour la loi que le pays est redevable de sa tranquillité intérieure.

Le conseil colonial, ayant exprimé des regrets sur l'abandon du territoire de Mapa, le gouverneur a répondu:

« Le différend qui existe entre la France et le Brésil, relativement au territoire situé au sud de l'Oyapock, et compris entre cette rivière et celle de Vincent Pinson, a conduit à l'évacuation momentanée de l'établissement militaire de Mapa. Cette circonstance, messieurs, ne préjuge pas la question pendante entre les deux gouvernements. Que le pavillon national flotte à Mapa, ou que ce territoire soit considéré comme neutre, nos droits sont les mêmes. J'ai la confiance qu'ils seront reconnus, et que notre retraite volontaire de Mapa ne saurait être interprétée que comme un acte de modération de la part du gouvernement du roi.

—Les journaux de nos colonies citent avec éloges la conduite du colonel Petit, commandant le 1er régiment de marine en garnison à la Guadeloupe. Ce brave officier a offert, au nom de son régiment, de recevoir, comme enfants adoptifs, un nombre assez considérable d'enfants rendus orphelins par le tremblement de terre, et déjà douze de ces petits enfants sont vêtus de l'uniforme du régiment, et l'éducation de l'école régimentaire leur est en outre donnée.

Le colonel Petit est un glorieux soldat de l'empire; presque toutes les grandes batailles de cette époque figurent sur ses états de service; naufragé de la *Méduse*, il traversa le désert, et ramena au Sénégal les débris du détachement qu'il commandait; dernièrement encore, sous les ordres de M. le vice-amiral de Mackau, il occupait l'île de Martin Garcia, dans la Plata. Sa belle œuvre envers les enfants orphelins de la Pointe-à-Pitre n'étonnera pas ceux qui connaissent son désintéressement et la noblesse de son cœur.

Le capitaine Glandide, de la 22^e compagnie d'infanterie de marine, en garnison à Matouba, a demandé pour fille adoptive, au nom de sa femme, une orpheline de 4 à 6 ans, et les sous-officiers de cette compagnie ont pris, à leur compte, un orphelin de 6 à 8 ans.

—Dans un de ces beaux jardins qui deviennent de plus en plus rares dans Paris, rue de la Tour d'Auvergne, s'élève une grande construction sur laquelle flotte le drapeau tricolore depuis plusieurs jours. Cette construction a été ordonnée par le ministre de la marine pour servir d'hôtel du gouvernement aux îles Marquises. C'est une belle et spacieuse maison carrée, en bois, à deux étages, couverte en zinc.

On arrive au rez-de-chaussée, élevé de plusieurs pieds, par un perron; on entre dans le vestibule. A droite se trouve un grand salon à portes battantes qui se replient. Ces

portes ouvertes le salon ne fut ensuite qu'une pièce avec la salle de billard, à laquelle communique la salle à manger, ou les ouvertures sont pareilles aux premières, de sorte que tout ce côté peut au besoin former un salon très spacieux. A gauche cabinet du gouverneur et pièces destinées aux aide de camp, etc.

Au premier sont les chambres à coucher du fonctionnaire principal de la colonie, et celles destinées à loger les officiers généraux, ou d'autres grands personnages visiteurs.

Au rez-de-chaussée comme au premier, il y a une galerie circulaire couverte, mais garnie simplement de rideaux sur les côtés.

Une foule considérable de curieux encombre depuis dimanche cette habitation, qui va bientôt être transportée à 12.000 kilomètres d'ici. Les ouvriers qui l'ont montée l'accompagneront pour la réédifier au lieu de sa destination.

On évalue à cent tonnes l'encadrement qu'occasionneront les pièces de l'édifice réunies en paquets.
(Journal du Peuple.)

MOUVEMENT DU PORT.

SORTIES.

Buenos-Ayres, barque suédoise Ana Margarita.

Maldonado, brick goelette américain Brighton.

Buenos-Ayres brick sarde Anzon.

Gênes, brick sarde Rosn.

Buenos Ayres, polacre sarde Narcisso.

NAVIRES PRETS A PARTIR.

Buenos Ayres, barque française Barane.

Valparaiso, vapeur anglaise Cormorant.

Buenos Ayres, barque sarde Amistad.

Havre, brick français Mathilde.

Ste Catherine, polacre sarde Siempre Viva.

Valparaiso, brick anglais Conutep.

Buenos A. brick goelette améric. Brugton.

Id. brick américain Aretunes.

Gênes, polacre sarde Conception.

Rio Grande, polacre autrichienne.

Santander, brick espagnol Churracon.

Ports du Brésil, brick esp. Indio Oriental.

Valparaiso, barque anglaise Argentina.

AVIS AU PUBLIC.

L'individu auquel nous avons appliqué la qualification de CAVALLERO DE INDUSTRIA, n'est pas FRANÇAIS. Nous nous sommes servi de sa langue maternelle, afin qu'il comprit mieux notre pensée.

Au rédacteur.

Monsieur,

Des versions qui tendent à donner mauvaise opinion de moi, circulent parmi ce que l'on nomme le public. Le public, donc, dit: M. Capdehourat est coupable de l'état pathologique du capitaine Pethan. de la 2e compagnie du 3e bataillon des chasseurs basques: et moi. Capdehourat je dis, le public est trompé.

Voici la vérité: J'étais sur le point de me mettre à table, lorsque M. Boucau vint me prier de me rendre auprès d'un officier basque blessé grièvement, aussitôt je me suis empressé d'accourir à sa demeure, en y arrivant j'ai rencontré, accompagné de son frère, monsieur Brie qui me précédait, le malade, devant ces messieurs, se refusa obstinément à me laisser agir. Il ne voulait le permettre qu'à son commandant Brie, auquel immédiatement je passai mon bistouri.

L'incision, donc, a été faite par M. Brie en présence de M. Pascal Detchimendy, Boucau, Pages, tous les membres de la famille, et, "le malade compris."

J'ose alors espérer que, dorenavant, l'on me rendra responsable de mes actions, et non, de celles des autres.

CAPDEHOURAT.

Docteur en médecine, ex-chirurgien-major des 3e et 5e bataillons des chasseurs basques.

NOTA. Je dois avouer que, la main sur la conscience, l'incision pratiquée par M. Brie, n'a pas dû être la cause des graves désordres dont le blessé se plaint.

AVIS DIVERS

AVIS.

On demande une bonne cuisinière.

S'adresser à la pharmacie de la place.

AVIS AU COMMERCE.

Par suite du départ pour la France de M. H. Escher, la liquidation de la maison Aymes frères, arrivée au terme de sa société, sera faite par M. Arsene Isabelle ex-chancelier du consulat général de France, qui a été muni de tous pouvoirs à cet effet.

AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur familles, sur le sort des nommés François Souhau, marin, natif de Marseille, qui se trouvait en 1819, 20 et 21 chez Jean Marie sur le môle.

Et Etienne Borghetta, natif de Marseille âgé de 23 à 24 ans,

Les personnes qui pourraient en fournir sont priées de passer au bureau du "Patriote" où des communications importantes sont déposées pour les intéressés.

POUR MARSEILLE.

Le 10 octobre prochain partira par contrat, pour cette destination la neuve goelette française Ana, elle peut prendre encore quelque Tonneaux de fret et des passagers. Les personnes qui veulent profiter de cette occasion peuvent s'adresser à M. Laroche Lucas et Ca., rue du cerrito No. 44.

AVIS.

Le capitaine du brick français Roger Bon temps venant du Havre, prévient les personnes qui ont des marchandises à bord de ce navire, de vouloir bien les retirer dans le délai de six jours parce qu'il doit suivre à Buenos-Ayres.

AVIS.

Dimanche prochain, 1er octobre 1843.

Bal dans la salle de Martin Cazenave, au bénéfice de MM. Brunel, Felix et David, qui ne négligeront rien pour que les amateurs soient satisfaits.

L'orchestre sera composé comme par le passé et il exécutera des quadrilles, valse et galops nouvellement arrivés de France.

Le bal aura lieu tous les dimanches et jours de fête depuis 2 heures de l'après midi jusqu'à huit heures du soir.

Prix d'entrée 12 veintains.

Le directeur de la salle

BRUNEL.

AVIS IMPORTANT.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n° 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliure très riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Tabouada. Histoire de Napoleon avec portraits, plans de batailles etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Géodésie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'arpentage, le nivellement, la Géométrie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Oeuvres complètes de Mirabeau, Histoire de la révolution française par Thiers. Cartes géographiques séparées. Matemáticas. Gramática de Chantreau.

AVIS AU PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturnina Navarro de Lira, inséré dans le No. 1410 du Nacional, M. Joseph Reynaud répond:

1.° Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.

2.° Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de los profugos à arrêter le paiement de ce loyer.

3.° Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin: il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1er juillet 1843: le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donné à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

AVIS

Au public et aux personnes qui ont des relations avec M. Francisco Marie, qu'il a transféré son établissement de meubles de la rue du Cerrito, cuadro de San Francisco, à celle du Solisn. 85, près celle du 25 de mai, une cuadro plus bas que la maison du gouvernement. On trouvera dans son établissement un grand assortiment de meubles riches et modernes.

AVIS.

Les personnes qui désirent apprendre à danser, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonnel.

A LOUER.

Une chambre pour homme seul, dans une maison occupée par une famille décente, et située au centre de la ville, dans la rue principale, avec ou sans meubles. On donnera tous les renseignements au bureau du Patriote Français.

Le Gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámara No. 34.